

À propos du « chagrin »
de Lady Constance
dans *Vie et mort du roi Jean*
de William Shakespeare

par Alain Mercier

Agrégé d'anglais

Parmi les grandes passions dépeintes par Shakespeare il en est une qui, si elle n'a pas la notoriété de celles incarnées par Iago, Othello, Shylock ou Richard III, représente néanmoins un archétype : dans *Vie et mort du roi Jean*, c'est l'amour maternel contrarié et ses affres ; Lady Constance est l'écho de la Niobé grecque, inconsolable après la perte de ses enfants et changée en statue de pierre.

Selon Lady Constance, c'est son fils Arthur et non Jean, frère de Richard Cœur de Lion, qui devrait régner. Mais Arthur est pris en otage et Constance craint de ne jamais le revoir vivant, ou alors les yeux brûlés par des tisons selon une coutume de l'époque. La scène 4 de l'acte III (dont toutes les citations sont tirées) la présente aux extrêmes de la douleur et de l'amour. Mais n'a-t-elle pas « *une conception trop terrible du chagrin* » ? Et le dramaturge évite-t-il le pathos ?

Constance est une ambitieuse qui se bat pour les droits de son fils avec son lot de rouerie, de colère et de cruauté. Ici c'est une mère déchirée. Elle ne joue pas la comédie de la pitié, ne gémit pas sur le sort de son fils, n'exprime pas de rancœur, car sa psyché est envahie par une unique émotion : le chagrin.

CONSTANCE

*Grief fills the room up of my absent child,
Lies in his bed, walks up and down with me,*

*Puts on his pretty looks, repeats his words,
Remembers me of all his gracious parts,
Stuffs out his vacant garments with his form ;
Then, have I reason to be fond of grief ?
Fare you well : had you such a loss as I,
I could give better comfort than you do.
I will not keep this form upon my head,
When there is such disorder in my wit.
O Lord ! My boy, my Arthur, my fair son !
My life, my joy, my food, my all the world !*

CONSTANCE

*Le chagrin occupe toute la place de mon enfant absent,
Il couche dans son lit, il va et vient avec moi,
Il prend ses airs charmants, il répète ses mots,
Me rappelle toutes ses grâces,
Et remplit de sa forme ses vêtements vides ;
N'ai-je donc pas raison d'être éprise du chagrin ?
Adieu ; si vous aviez subi la même perte que moi,
Je vous apporterais un meilleur réconfort.
Je ne veux pas garder ma tête si bien parée¹,
Quand il y a un tel désordre dans mon esprit.
O Seigneur ! Mon garçon, mon Arthur, mon joli fils !
Ma vie, ma joie, ma nourriture, tout mon univers !*

Le chagrin « *occupe toute la place* », à tel point que son intensité paraît suspecte à son entourage : « *Vous êtes aussi éprise du chagrin que de votre enfant.* » Ce chagrin n'est pas lié à l'inquiétude mais à l'absence. Son fils n'est pas mort : dans ce cas un éventuel travail de deuil pourrait finir par adoucir la douleur et la guérir de ses ressassements et ruminations. Or Arthur est un présent-absent, à la

1 Elle défait ses cheveux, signe traditionnel de la folie.

fois intensément présent dans la mémoire et la chair de sa mère, et absent dans la vie, car elle sait bien que sa présence en creux est une hallucination : « *Ma part raisonnable raisonne.* » Cette absence est un trou béant, « *une tombe venant chercher une âme* », « *un vêtement vide* » que, orpheline de son fils nourricier, elle tente de combler par l'idée du suicide : « *La mort, la mort ; ô aimable, délicieuse mort* » ; par la lutte contre la folie : « *Madame, vous préférez folie et non chagrin* », qu'elle ne parviendra pas à maîtriser puisqu'on apprend qu'elle mourra dans un accès de délire ; et par la passion triste du chagrin d'une violence telle qu'il ne peut qu'aboutir à la mort.

Arthur est le sens de sa vie, et même de la vie, de l'univers, « *la merveille qui maintient les étoiles éparses* » (e.e. cummings²). Son chagrin présente un aspect métaphysique. Elle utilise un vocabulaire du registre religieux : « *Depuis la naissance de Caïn... n'est jamais né un être aussi gracieux* ». Gracieux, c'est-à-dire rempli de la grâce divine. Sa « *beauté native* » est consubstantielle à la nature humaine. Arthur était sa « *joie* » au sens pascalien, extase et action de grâces perpétuelles. Ce chef-d'œuvre, ce sommet de la création se retrouve maintenant dans une geôle, chassé, avec sa mère, du paradis. Comme sa mère, Arthur meurt, se tuant en tentant de s'échapper.

L'efficacité de cette scène tient au contraste avec les discours précédents de Constance, d'un macabre proche du grand-guignolesque pour satisfaire à la mode de l'époque (Thomas Kyd, Christopher Marlowe...)

*« ... ô aimable, délicieuse mort !
Toi, puanteur odoriférante ! Pourriture saine !
Lève-toi de la couche de l'éternelle nuit,
Toi, haine et terreur de la prospérité,
Et j'embrasserai tes ossements affreux,
Et mettrai mes prunelles dans tes orbites creuses,
Et de tes vers familiers ferai une bague à ces doigts,
Et obstruerai ce conduit de du souffle de poussière fétide
Et serai une charogne, un monstre comme toi. »*

2 Nom de plume de l'écrivain, poète et peintre américain Edward Estlin Cummings (1894-1962).

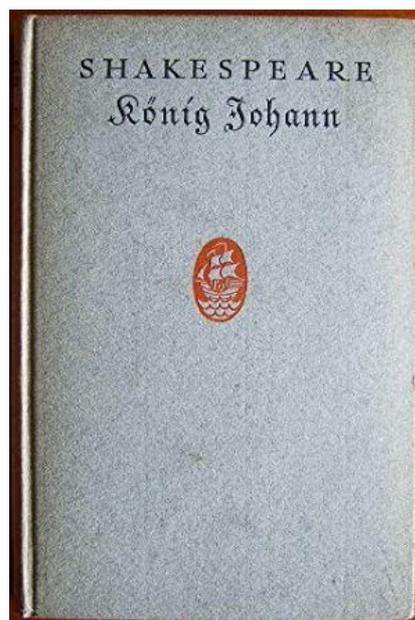
Au contraire ici le passage se distingue par sa retenue, avec son vocabulaire simple tiré de la vie familiale (le petit lit, les vêtements, les mots d'enfant) et avec son absence de complications syntaxiques ou rhétoriques. Le pathétique vient paradoxalement de l'absence volontaire de pathétisme.

On pourrait imaginer qu'il serait plus efficace sur une scène de présenter un individu particulier torturé par la douleur dans un contexte précis. Un autre paradoxe est que nous sommes touchés intimement par des termes généraux, qui pourraient s'appliquer à l'absence de n'importe quel enfant et à la douleur de n'importe quel parent, mère ou père. C'est dire le grand travail de conviction réclamé de l'actrice.

Ce passage, encadré par les paroles du roi Philippe qui le signalent à notre attention, est conçu comme un morceau de bravoure auquel se sont frottées les plus grandes interprètes féminines du théâtre shakespearien.

Le personnage de Lady Constance a aussi inspiré les artistes picturaux – le plus célèbre étant Henri Fuseli avec son tableau « Lady Constance, Arthur and the Earl of Salisbury ».

Voilà qui, à en croire certains critiques, suffirait à tirer d'un oubli relatif *Vie et mort du roi Jean*.



***Le roi Jean*, édition allemande de 1924 au Insel-Verlag de Leipzig**